Extrait de la publication

UNE VÉRITÉ SI DÉLICATE

Extrait de la publication

JOHN le CARRÉ

UNE VÉRITÉ SI DÉLICATE

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR ISABELLE PERRIN

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe*

Ce livre est édité par Anne Freyer-Mauthner

Titre original : *A Delicate Truth*
Éditeur original : Viking/Penguin Books, Londres
© David Cornwell, 2013
ISBN original : 978-0-670-92279-6

ISBN 978-2-02-111393-8
e-pub : 978-2-02-111394-5

© Éditions du Seuil, octobre 2013, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Pour VJC

Nul hiver ne saurait contrarier la vigueur du printemps.

JOHN DONNE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Quand on dit la vérité, on est sûr, tôt ou tard, d'être découvert.

OSCAR WILDE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1

Au deuxième étage d'un hôtel sans caractère de cette colonie de la Couronne britannique qu'est Gibraltar, un quinquagénaire au corps délié faisait les cent pas dans sa chambre. Ses traits typiquement anglais, harmonieux et respirant l'honorabilité, laissaient néanmoins deviner un tempérament coléreux poussé à la limite de son endurance. Quelque universitaire angoissé, aurait-on pu penser en observant la voussure et le pas élastique du lettré, ainsi que la mèche vagabonde poivre et sel qu'il devait sans cesse discipliner d'un petit revers de son poignet anguleux. Rares sont ceux qui auraient pu soupçonner, si débordante que soit leur imagination, qu'il s'agissait d'un cadre moyen de la fonction publique britannique arraché à son poste dans l'un des services les plus prosaïques du Foreign Office, ministère des Affaires étrangères et du Commonwealth de Sa Majesté, pour aller accomplir une mission top secret et hautement sensible.

Son prénom d'emprunt, comme il s'obligeait à se le répéter, parfois même à voix haute, était Paul, et son nom de famille, pourtant facile à retenir, Anderson. Quand il allumait la télévision, l'écran affichait *Bienvenue, Monsieur Paul Anderson. Quel meilleur prélude à votre repas qu'un apéritif offert par la maison à la Cambuse de lord Nelson !* Le point d'exclamation en lieu et place du point d'interrogation requis horripilait le puriste en lui. Il n'avait pas quitté le peignoir en éponge blanc de l'hôtel depuis le début de son incarcération, sauf lorsqu'il avait en vain essayé de dormir et l'unique fois où il était monté en douce à une heure peu catholique pour manger seul dans la brasserie sur

Extrait de la publication

le toit-terrasse que balayaient les effluves de chlore venus de la piscine sise au troisième étage de l'immeuble d'en face. Comme beaucoup d'autres choses dans cette chambre, le peignoir, trop court pour ses longues jambes, empestait le tabac froid et le parfum d'ambiance à la lavande.

Tout en arpentant la pièce, il s'entêtait à extérioriser ses sentiments sans la retenue de rigueur dans sa vie professionnelle, ses traits crispés exprimant une perplexité sincère, puis, l'instant d'après, dans le miroir en pied vissé sur le papier peint écossais, un air furibond. De temps en temps, il se parlait tout seul pour se défouler ou s'encourager. À voix haute, là encore ? Quelle différence, quand on était bouclé dans une chambre vide sans personne pour vous écouter hormis une photo colorisée de notre chère jeune souveraine chevauchant un alezan ?

Sur une table en formica gisaient les restes d'un club-sandwich qui avait chèrement vendu sa peau et une bouteille entamée de Coca-Cola tiède. Bien qu'il lui en coûtât, il ne s'était pas autorisé une goutte d'alcool depuis qu'il avait pris possession de la chambre. Le lit assez grand pour six, qu'il avait appris à abhorrer plus qu'aucun autre auparavant tant son dos le faisait souffrir dès qu'il s'étendait dessus, s'ornait d'une courtepointe imitation soie d'un cramoisi éclatant, sur laquelle reposait un téléphone portable d'apparence anodine dont on lui avait garanti qu'il répondait aux normes de cryptage les plus strictes, ce qu'il ne pouvait guère mettre en doute malgré sa confiance limitée en ces choses-là. Chaque fois qu'il passait devant, il lui adressait un regard lourd de reproche, d'impatience et d'agacement.

Paul, j'ai le regret de vous informer que vous serez tenu au secret durant toute la mission, en dehors des communications d'ordre opérationnel, le prévient laborieusement la voix sud-africaine d'Elliot, son commandant en chef autoproclamé. *Si votre charmante famille devait affronter en votre absence quelque crise malheureuse, qu'elle fasse part de ses ennuis à l'assistante sociale de votre service, qui transmettra. Me suis-je bien fait comprendre, Paul ?*

Extrait de la publication

Tout à fait, Elliot. Vous y avez mis le temps, mais on y arrive.

Il s'approcha de la baie vitrée démesurée à l'autre bout de la chambre et, à travers les voilages crasseux, leva un regard mauvais en direction du légendaire Rocher de Gibraltar qui, cireux, ridé et distant telle une douairière outragée, lui rendit son regard mauvais. Pour la énième fois, par habitude ou impatience, il consulta l'heure sur sa montre d'emprunt et la compara aux chiffres verts du radioréveil posé près du lit. Cette montre en acier cabossée au cadran noir avait remplacé à son poignet la Cartier en or que son épouse bien-aimée lui avait offerte pour leurs vingt-cinq ans de mariage grâce à l'héritage d'une de ses multiples tantes défuntes.

Non, stop ! Paul n'a pas d'épouse, enfin ! Paul Anderson n'a ni épouse ni fille. Paul Anderson vit en ermite, bon sang !

« Nous ne pouvons pas vous laisser porter ça, mon cher Paul, le tance une femme très maternante malgré son âge identique au sien, voici une éternité, dans le pavillon en brique rouge proche de l'aéroport de Heathrow où elle-même et sa collègue, attentionnée comme une sœur, le déguisent pour son rôle. Pas avec ces jolies initiales gravées dessus, allons ! Vous seriez obligé de dire que vous l'avez chipée à un homme marié, pas vrai, Paul ? »

Résolu par principe à toujours se comporter en chic type, il rit de ce bon mot, puis la regarde écrire *Paul* sur une étiquette adhésive avant de remiser sa montre en or et son alliance dans un coffre où elles resteront pendant ce qu'elle appelle *toute la durée des opérations*.

* * *

Mais qu'ai-je donc fait au bon Dieu pour atterrir dans ce trou perdu ?

J'ai sauté ou on m'a poussé ? Ou bien un peu des deux ?

Veuillez décrire, en quelques parcours bien choisis à travers la chambre, les circonstances précises de l'improbable voyage qui vous a mené de votre délicieux train-train à l'isolement carcéral sur un caillou colonial britannique.

Extrait de la publication

* * *

« Comment se porte votre chère pauvre épouse ? »

Future retraitée mais pas encore tout à fait, la glaciale reine du Service du Personnel, aujourd'hui pompeusement rebaptisé Ressources humaines pour des raisons que la raison ne connaît point, l'a convoqué sans un mot d'explication dans son noble boudoir, un vendredi soir, à l'heure où les bons citoyens se hâtent de rentrer chez eux. Tous deux sont ennemis de longue date. S'ils ont quelque chose en commun, c'est bien le sentiment d'être parmi les derniers d'un monde.

« Merci, Audrey, mais le "pauvre" est de trop, et je m'en réjouis, rétorque-t-il avec la légèreté invétérée qu'il affecte pour de tels duels à mort. "Chère", oui ; mais pas "pauvre". Elle est en rémission complète. Et vous, la pleine forme ?

– Donc vous pouvez la quitter ? enchaîne Audrey sans répondre à cette aimable question.

– Grands dieux, non ! Qu'entendez-vous par là ? s'offusque-t-il, s'accrochant obstinément à son badinage.

– Ce que j'entends par là ? Quatre jours au secret, cinq grand maximum, dans un climat vivifiant à l'étranger, ça pourrait vous intéresser ?

– Il se trouve que cela pourrait vivement m'intéresser, Audrey. Notre fille loge chez nous en ce moment, alors ça ne pourrait pas mieux tomber, étant donné qu'elle est docteur en médecine, ne peut-il s'empêcher d'ajouter tant il est fier de sa réussite, réussite qui ne paraît nullement impressionner Audrey.

– Je ne sais pas de quoi il s'agit et je n'ai pas besoin de le savoir, dit-elle en réponse à une question qu'il ne lui a pas posée. Il y a un jeune secrétaire d'État dynamique du nom de Quinn, là-haut, vous en avez peut-être entendu parler, et il souhaite vous voir immédiatement. Au cas où la nouvelle n'aurait pas atteint les confins du Service des Contingences logistiques, il débarque

du ministère de la Défense, ce qui n'a rien d'un titre de gloire, mais c'est ainsi. »

Où va-t-elle chercher ça ? Bien sûr que la nouvelle l'a atteint ! Il lit les journaux. Il regarde *Newsnight*. M. le député Fergus Quinn (Fergie pour les intimes et les autres) est un Écossais bagarreur, la « bête intellectuelle » de l'écurie New Labour, selon sa propre formule. Grande gueule, agressif et menaçant devant les caméras de télévision, il s'enorgueillit en outre d'être, au nom du peuple, le pourfendeur de la bureaucratie étatique, vertu louable vue de loin, mais moyennement rassurante quand il se trouve qu'on est membre de cette même bureaucratie étatique.

« Quand vous dites "immédiatement", vous voulez dire maintenant, tout de suite, Audrey ?

– C'est ce que j'ai cru comprendre quand il a utilisé le mot "immédiatement", oui. »

Donnant sur l'antichambre ministérielle désertée depuis longtemps par le personnel, la porte en acajou du bureau, solide comme l'acier, est entrouverte. On frappe et on attend ? Ou bien on frappe et on pousse ? Il combine les deux solutions et s'entend dire : « Ne restez pas planté là. Entrez donc, et fermez la porte derrière vous. » Il s'exécute.

Engoncé dans un smoking bleu nuit, portable collé à l'oreille, le jeune secrétaire d'État dynamique se tient devant une cheminée en marbre au foyer rempli de papier métallisé rouge en guise de flambée. Dans la vraie vie comme à la télévision, c'est un homme râblé au visage de catcheur, au cou puissant, aux cheveux roux coupés ras et aux yeux vifs et avides.

Derrière lui, un tableau du XVIIIe siècle représentant un bâtisseur de l'Empire en culotte et bas de soie s'élève jusqu'au plafond. L'œil rendu malicieux par la tension du moment ne peut s'empêcher de rapprocher ces deux personnages en apparence si différents : Quinn a beau soigner son image d'homme du peuple, tous deux ont la moue de l'aristocrate agacé et tous deux font porter le poids du corps sur une jambe en pliant l'autre genou. Le jeune secrétaire d'État dynamique s'apprête-t-il à lancer une

Extrait de la publication

expédition punitive contre les Français honnis ? Ou bien, au nom du New Labour, à vilipender la folie de la populace hurlante ? Ni l'un ni l'autre. Avec un laconique « Je te rappelle, Brad » à son portable, il va d'un pas énergique fermer la porte, la verrouille et fait volte-face.

« On me dit que vous êtes un *agent de l'État chevronné*, c'est vrai ? attaque-t-il d'un ton accusateur, avec un accent de Glasgow soigneusement entretenu, après une inspection de pied en cap qui semble avoir confirmé ses pires appréhensions. *La tête sur les épaules*, quoi que cela puisse vouloir dire. Vingt ans de *vadrouille dans des contrées lointaines*, selon les RH. *La discrétion faite homme*, et aussi *de grandes qualités de sang-froid*. Quel CV ! Non que je croie forcément à ce qu'on me raconte ici.

– On me fait trop d'honneur.

– Et là, vous êtes consigné. Confiné à la caserne. Au rebut. Bloqué par la santé de votre femme. C'est bien cela ?

– Seulement depuis quelques années, monsieur le secrétaire d'État, corrige-t-il, ne goûtant guère ce "au rebut". Dans l'immédiat, j'ai le plaisir de vous dire que je suis tout à fait libre de voyager.

– Et rappelez-moi, votre poste actuel, c'est… ? »

Il s'apprête à répondre en soulignant ses multiples responsabilités indispensables, mais le secrétaire d'État ne lui en laisse pas le temps :

« Oui, bref. Voilà ma question : Avez-vous déjà eu une quelconque expérience directe du travail des services secrets ? Vous personnellement, ajoute-t-il, comme s'il existait un autre "vous" qui soit moins personnel.

– Qu'entendez-vous par "directe", monsieur le secrétaire d'État ?

– Des trucs de barbouze, quoi !

– Juste comme consommateur, hélas. Et encore, comme consommateur occasionnel. Du produit, pas des moyens de l'obtenir, si c'est ce que vous voulez dire, monsieur le secrétaire d'État.

– Même pas quand vous étiez en vadrouille dans des contrées lointaines, contrées dont personne n'a eu la grâce de me fournir la liste, d'ailleurs ?

– Hélas, les postes qui furent les miens outre-mer ressortissaient plutôt à l'économique, au commercial ou au consulaire, explique-t-il en recourant aux archaïsmes linguistiques dont il use quand il se sent menacé. Certes, il arrivait que nous ayons accès à un rapport secret, mais jamais d'une très haute classification, je me hâte de le préciser. Voilà toute l'étendue de mon expérience, j'en ai peur. »

Or le secrétaire d'État semble pour l'heure encouragé par ce manque d'expérience clandestine, car un sourire quelque peu suffisant se dessine fugitivement sur son large visage.

« Mais vous êtes un bon petit cheval, exact ? Inexpérimenté, certes, mais bon petit cheval malgré tout ?

– Eh bien, j'aime à le croire, reconnaît-il, un peu embarrassé.

– L'AT, vous connaissez ?

– Pardon ?

– L'antiterrorisme, enfin ! Vous connaissez ou pas ? répète-t-il comme s'il s'adressait à un demeuré.

– Je dois avouer que non, monsieur le secrétaire d'État.

– Mais vous n'êtes pas indifférent ?

– À quoi au juste, monsieur le secrétaire d'État ? demande-t-il le plus obligeamment possible.

– Au bien-être de notre patrie, cette question ! À la sécurité de nos concitoyens où qu'ils soient dans le monde. À nos valeurs fondamentales en ces temps d'adversité. Disons, à notre héritage, si vous préférez, précise-t-il, en crachant le mot comme une insulte faite aux Conservateurs. Vous n'êtes pas un de ces cryptococos mous du genou qui reconnaissent secrètement aux terroristes le droit de faire sauter la planète, par exemple ?

– Non, monsieur, je peux sereinement affirmer que tel n'est pas le cas », marmonne-t-il.

Mais le secrétaire d'État, loin de partager son embarras, enfonce le clou.

« Donc, si je vous disais que la mission extrêmement délicate que je pense vous confier implique d'ôter à l'ennemi terroriste

Extrait de la publication

les moyens de lancer une attaque préméditée contre notre mère patrie, vous ne prendriez pas la porte à l'instant, j'en conclus ?

– Au contraire, je serais… euh…

– Vous seriez quoi ?

– Flatté. Honoré. Fier, pour tout dire. Mais un peu surpris, cela va de soi.

– Surpris de quoi exactement ? relève Quinn, l'air offusqué.

– Eh bien, sauf votre respect, monsieur le secrétaire d'État, pourquoi moi ? Je suis sûr que le Foreign Office ne manque pas de fonctionnaires dotés de l'expérience requise. »

Fergus Quinn, homme du peuple, s'éloigne pour aller à la baie vitrée et, avançant un menton agressif au-dessus de son nœud papillon, dont l'attache mord les bourrelets de chair sur sa nuque, contemple les graviers de Horse Guards Parade dorés par le soleil couchant.

« Si je devais en outre vous dire que, durant le restant de votre vie sur cette Terre, vous ne révélerez ni par des paroles, ni par des actes, ni par aucun autre moyen, qu'une certaine opération antiterroriste a été ne serait-ce qu'envisagée, *a fortiori* exécutée… (agacé, il cherche un moyen de s'extraire du labyrinthe verbal dans lequel il s'est enferré) ça vous branche, ou pas ?

– Monsieur le secrétaire d'État, si vous pensez que je suis votre homme, je serai heureux d'accepter cette mission, quelle qu'elle puisse être. Et vous avez ma promesse solennelle que je serai d'une discrétion absolue et perpétuelle », l'assure-t-il en s'empourprant, contrarié de voir ainsi sa loyauté mise en doute.

Les épaules remontées dans le plus pur style churchillien, Quinn reste dans l'encadrement de la baie vitrée, comme s'il attendait avec impatience que les photographes officiels aient achevé leur tâche.

« Il y a un ou deux *obstacles* à négocier, annonce-t-il à son reflet d'un ton sévère. Un *feu vert* à obtenir de certains grands pontes du quartier, ajoute-t-il en donnant un petit coup de sa tête de taureau en direction de Downing Street. Dès que nous l'obtiendrons, si nous l'obtenons et pas avant que nous l'ayons obtenu,

Extrait de la publication

vous en serez informé. De ce jour-là, et pour aussi longtemps que je le jugerai nécessaire, vous serez mes yeux et mes oreilles sur le terrain. Pas d'enjolivures, compris ? Pas d'enfumage ou de flagornerie façon Foreign Office. Pas de ça avec moi, c'est clair ? Vous me direz la vérité toute nue, exactement comme vous la verrez. La vision objective du vieux professionnel que je vous tiens pour être. Entendu ?

– Entendu, monsieur le secrétaire d'État, confirme-t-il d'une voix qui semble lui parvenir d'un lointain nuage.

– Est-ce qu'il y a des *Paul* dans votre famille ?

– Pardon, monsieur le secrétaire d'État ?

– M'enfin, c'est pourtant simple, comme question ! Est-ce qu'il y a, dans votre famille, quelqu'un qui s'appelle *Paul* ? Oui ou non ? Un frère, un père, que sais-je ?

– Personne. Aucun Paul dans le paysage, désolé.

– Et pas de *Pauline* chez les femmes de la famille ? Une *Paulette*, ou autre ?

– Absolument aucune.

– Et *Anderson* ? Pas d'Anderson dans les parages ? Comme nom de jeune fille ? Anderson ?

– Là encore, pas à ma connaissance, monsieur le secrétaire d'État.

– Et vous êtes à peu près en forme, physiquement ? Une marche difficile en terrain accidenté ne vous mettra pas sur les rotules comme d'aucuns dans ces bureaux ?

– Je marche avec énergie et je jardine avec enthousiasme, répond-il, toujours depuis son lointain nuage.

– Un certain Elliot vous contactera. Elliot, ce sera votre premier signal.

– Elliot, c'est son prénom ou son nom de famille ? s'entend-il demander d'une voix apaisante, comme à un aliéné.

– Et comment je le saurais ? Il opère dans le plus grand secret sous l'égide d'une organisation connue sous le nom d'Ethical Outcomes. Ils sont nouveaux dans le secteur et déjà au top du top, si j'en crois certains experts.

– Excusez-moi, monsieur le secrétaire d'État, de quel secteur s'agit-il exactement ?

– Les sociétés militaires privées. Mais d'où sortez-vous, enfin ? C'est comme ça que ça marche aujourd'hui. La guerre est devenue une entreprise privée, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué. Les armées professionnelles, c'est fini. Trop de gradés, pas assez d'équipement, un général de brigade pour douze troufions sur le terrain, ça coûte un max. Allez donc bosser à la Défense pendant deux ans si vous ne me croyez pas !

– Oh, je vous crois, monsieur le secrétaire d'État, se récrie-t-il, ahuri par ce rejet en masse des armées de la Couronne, mais malgré tout désireux de ménager l'homme.

– Vous essayez de vendre votre maison, n'est-ce pas ? Harrow, quelque part par là ?

– Harrow, c'est bien ça, confirme-t-il sans plus s'étonner de rien. Le nord de Harrow.

– Pas de problèmes d'argent ?

– Oh non, aucun, Dieu merci ! s'exclame-t-il, soulagé d'être ramené sur terre ne serait-ce que temporairement. J'ai un peu d'argent à moi et ma femme a fait un modeste héritage qui comprend une propriété à la campagne. Nous envisageons de vendre la maison que nous occupons actuellement pendant que le marché est porteur, quitte à vivre à l'étroit jusqu'au déménagement.

– Elliot dira qu'il est intéressé par votre maison de Harrow. Il n'évoquera pas Ethical Outcomes ni quoi que ce soit d'autre. Il a vu l'annonce dans la vitrine de l'agence immobilière, il a regardé la maison de l'extérieur, elle lui plaît, mais il y a certains points dont il a besoin de parler avec vous. Il vous suggérera un lieu et une heure de rencontre et vous accepterez. C'est comme ça qu'ils fonctionnent, ces types. D'autres questions ? »

Pourquoi ? En a-t-il posé ?

« En attendant, vous jouez l'homme totalement normal. Pas un mot à qui que ce soit, ni ici ni chez vous. Compris ? »

Non, pas compris. Pas compris du tout, même. Mais un « Oui » franc et massif, quoique interloqué, et un souvenir pas très clair

Extrait de la publication

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : FIRMIN DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2013. N° 111392 (XXXX)
Imprimé en France

Extrait de la publication

Extrait de la publication